

LE SIFFLET

H. POURRAT, Contes de la bûcheronne, 197-206.

Il y avait une fois un roi riche comme la mer; et ce roi avait une fille si jolie qu'à la regarder on perdait le boire et le manger.

Comme son père la pressait de se marier, elle fit rassembler dans la grande salle du château tous les garçons qui voulurent venir. Il ne faut pas demander combien il en vint. Si l'on avait coupé le nerf de la jambe à ceux qui se trouvaient là, il n'y en aurait plus eu beaucoup dans le pays pour bien courir, ensuite.

Un pauvre petit berger, qui n'avait vaillant que lui et sa chemise, mais joyeux comme un chardonneret, et lesté, vaillant, dégagé de son corps, y était venu lui aussi : non pas tant pour courir sa chance, bonnes gens, que pour revoir la demoiselle. Elle était jolie comme un petit jour. Auprès d'elle on n'eût pas fait plus de cas des autres filles que d'un morceau de bois.

Mais lui, qui vivait de gros pain bis et de fromage blanc, lui qui paissait ses bêtes tout le long du jour dans les pâtures, la pluie et le vent lui battant le visage! Un berger, ce n'est pas le fils de la poule blanche. Comment espérer se voir donner une princesse qui était les amours de tout le pays?

Cependant, quand tous furent entrés, la demoiselle montra une pomme d'or qu'elle tenait à la main.

« Je vais la jeter en l'air, dit-elle. Celui qui l'attrapera au vol, celui-là m'aura pour femme. »

Trois fois elle jeta la pomme sans que personne pût l'attraper. A la quatrième fois, le berger se mit en un tel transport d'espérance, de jeunesse, de hardiesse, que tout son sang l'enleva.

Il bondit sur ses pieds, si fort et si haut, qu'au vol, il attrapa la pomme.

Alors le roi se leva sur son trône et se fit amener le berger. Quand il le vit, avec ses pauvres habits bourrus qui sentaient le mouton et le serpolet, il fit la mine.

« Pour avoir ma fille, dit-il, il te faut encore accomplir trois tâches. »

Il expliqua point par point ce qu'étaient ces trois tâches.

Ah! bonnes gens! Ce pauvre agneau de petit berger, qui s'était déjà cru au milieu des étoiles, dégringolait plus bas qu'avant dans la crotte.

« Eh bien! lui dit le roi, ce qu'il y a à faire, veux-tu le faire, oui ou non? »

Le berger aurait bien pu répondre non tout de suite.

Mais ne pas s'essayer, c'est être trop lâche. Il passa la main derrière son cou, et demanda à réfléchir jusqu'au lendemain. Le lendemain, il viendrait rendre réponse.

Là-dessus, il sortit de la salle comme un ensorcelé. Le roi sortit aussi, et tout le monde sortit, parlant, déparlant, se moquant du pastoureau, s'il osait entreprendre les tâches que voulait bien lui marquer le roi.

Lui s'en retournait du château vers son parc à moutons, tête basse, quand, sur le chemin il faillit heurter une vieille femme. On aurait dit d'une vieille de campagne : elle avait des cheveux blancs et une grande mante, comme en ont les

bergères pour aller garder. Il fit son excuse, honnêtement, et elle lui demanda pourquoi il avait l'air si en peine.

« Tenez, lui dit cette vieille, quand il eut tout raconté, prenez ce sifflet; il pourra vous servir. »

Elle tira de sa poche un petit sifflet et le lui donna. Il remercia comme il le fallait, du meilleur de son cœur, et il alla chercher le sommeil sur son lit de fougères.

Le lendemain matin, il se lève tout résolu, part de son pied leste et va, en grande hardiesse, trouver Je roi.

« Sire, j'essaierai d'accomplir les trois tâches. Je viens chercher les cent lièvres que je dois garder tout le jour dans la prairie. »

Le roi appelle son ministre :

« Allez à l'écurie; faites sortir les lièvres! »

Le ministre se rend à l'écurie, ouvre la porte. Le petit berger comptait les lièvres à mesure qu'ils sortaient. Il y en avait cent, pas un de plus, pas un de moins. Mais quand le dernier sortit, le premier était loin, qui détalait sur le gazon. Et quand le berger arriva à la prairie, il n'avait plus un seul lièvre avec soi.

Il prend son sifflet, siffle doucement : sur-le-champ, des quatre coins du pays, les lièvres reviennent comme s'ils avaient cent mille chiens de chasse à leurs trousses. Et de rejoindre à ce train le berger, et de se mettre, aussi tranquilles que des brebinettes, à brouter l'herbe fraîche.

Le roi envoya son ministre au haut de la plus haute tour, regarder ce qui se passait. Quand le ministre revint dire que les cent lièvres étaient là qui paissaient l'herbe autour de leur berger, Je roi, de colère, tapa dans ses mains.

« Vais-je être forcé de donner ma fille à ce pastoureau?

Nous allons aviser. Il ne l'a pas encore! »

Le berger, comme un berger doit faire, gardait donc ses bêtes, quand il vit arriver sur un âne une petite paysanne qui, tant s'en fallait, n'avait pas mauvaise façon. « Bonjour, berger; il fait bon vous voir au milieu de vos lièvres. Ne voulez-vous pas m'en vendre un?

- Mes lièvres ne sont pas à vendre : ils sont à gagner.

- Que me faut-il faire pour en gagner un, beau berger?

- Il vous faut descendre de l'âne, vous asseoir sur le gazon, et passer un quart d'heure avec moi. »

Le berger avait des yeux. Il avait bien reconnu la princesse, quoiqu'elle se fût finement déguisée en paysanne. Mais il ne fait cas de rien quand elle s'assoit à côté de lui sur le gazon.

Au bout d'un quart d'heure la princesse se lève et réclame son lièvre. Le berger choisit le plus gros, le lui donne; elle le met dans un panier, remonte sur son âne et reprend le chemin du château.

Dès que le berger vit qu'elle allait passer la porte, il tire le sifflet de sa poche. A peine le coup de sifflet était il donné que le lièvre saute du panier et revient en quatre sauts rejoindre ses camarades.

Comme le berger continuait sa garde, arrive, juché lui aussi sur un âne, un vieux paysan.

« Vends-moi un de tes lièvres: je le paierai ce qu'il faudra.

- Mes lièvres ne sont pas à vendre : ils sont à gagner.

Mais vous pouvez en gagner un.

- En quoi faisant, berger de misère?

- En descendant de votre âne, en lui levant la queue, et en lui donnant trois baisers par-dessous. »

Il en coûtait un peu beaucoup au roi d'embrasser son âne de ce côté-là, - car c'était le roi, ce vieux paysan; et le berger, qui n'avait pas les yeux dans sa poche, l'avait reconnu d'abord. - Mais pour garder sa fille, le roi tenait trop à voir le berger perdre un de ses lièvres: il s'exécuta donc.

Sitôt fait, il réclama sa bête : le berger choisit le plus petit des lièvres, le lui donne. Le roi le prend par les oreilles, le tenant bien serré, et remontant sur son âne, regagne le château.

Le berger les laisse arriver jusqu'à la porte. Quand il les y voit il tire son sifflet, il siffle doucement.

Aussitôt le lièvre, d'une secousse, dégage ses oreilles, et, plantant là le roi et son âne, s'élançe, file, en moins de rien rejoint ses camarades.

Le soir, à la porte de l'écurie, le berger compta les lièvres devant le roi : il en ramenait cent, pas un de plus, pas un de moins. Il avait accompli sa première tâche. En restait deux à accomplir.

« Conduisez-le à mon grenier, dit le roi à son ministre.

Il y a cent boisseaux de pois, mélangés à cent boisseaux de lentilles. Il faut qu'il vienne à bout de tout trier, cette nuit, sans lumière. »

La nuit venait. Le ministre fit monter le petit berger au grenier et l'enferma à triple tour, après quoi il rapporta la clef au roi.

Il faisait noir, dans ce grenier, comme dans le derrière du loup. Essayez, vous autres, de vous y reconnaître! Le berger attendit que tout le monde fût couché au château. Puis il siffla doucement de son sifflet.

Aussitôt, comme s'il en pleuvait, tombèrent là des fourmis par bataillons.

Elles se mirent à l'ouvrage et travaillèrent si bien qu'à la pique du jour pois et lentilles étaient triés, séparés en deux buttes.

Quand le roi vint ouvrir au berger, il dut reconnaître à contre coeur que la deuxième tâche était faite.

« A la nuit tombante, dit-il, mon ministre te conduira à la paneterie du château. Si cette nuit tu viens à bout de manger le pain que mes panetiers vont cuire aujourd'hui pour la semaine, le manger tout sans qu'il en reste une miette, demain matin tu épouses ma fille. »

C'était comme un mont de miches et de tourtes, tant il y avait de gens dans ce château, depuis Je roi et son ministre jusqu'au dernier marmiton! A trois soupes par jour, tout ce monde, en fallait-il du pain pour la semaine!

Dès que le château est endormi, le berger prend son sifflet, il siffle doucement. Arrivent des brigades et des brigades de rats, des gros et des minces, des gras et des maigres, des vieux et des jeunes, une armée de rats, enfin, qui se jette sur ces pains et fait tant de toutes ses dents qu'au matin rien ne restait des miches ni des tourtes. Je dis rien : pas une miette de rien de rien.

« Les trois tâches sont faites, reconnut le roi. Ne reste plus qu'une petite chose. Raconte-nous seulement autant de mensonges qu'il pourra en entrer dans ce sac. Quand j'aurai dit que le sac est plein, je te donnerai ma fille. »

Voilà le berger à les enfilez, comme dans la chanson, des mensonges, tous plus gros les uns que les autres : de limaces qui labouraient et de grenouilles qui filaient, de vaches qui dansaient sur la glace et d'anguilles qui coiffaient leur fille, que diable sais-je, de minuit au grand jour et de midi au clair de lune.

Le roi ne faisait pas mine d'entendre et le sac ne semblait en rien se remplir.

« Comme je gardais mes lièvres, dit à la fin le berger, la princesse est venue me trouver à la prairie. Je lui ai dit : « Pour en gagner un, il faut vous asseoir sur le gazon et me donner un baiser. » Et la princesse m'a donné un baiser pour gagner un lièvre.

- Le sac n'est pas encore plein, s'écria le roi. Mais tu viens d'y mettre un mensonge si gros qu'il ne passerait pas par la porte.

- Un moment après, continua le berger, comme j'étais encore à la prairie, le roi est venu m'y trouver sur un âne. Il m'a demandé lui aussi comment gagner un de mes lièvres. Figurez-vous que j'ai forcé le roi de ...

- Il suffit, s'écria le roi, il suffit! Le sac est plein. »

Là-dessus, on fit battre les tambours, sonner les trompettes, et avec tout ce qui se peut de réjouissance, on maria sur-le-champ le berger à la princesse.